L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLITT, MAGNE & CIE.
No. 91, Rue Chartres.

JOURNAL QUOTIDIEN.....$10 } *payable d'avance.*
Do. TROIS FOIS PAR SEMAINE. $10 }

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 10 AOUT 1840.

CANDIDATS WHIGS
CHOISIS PAR LA CONVENTION NATIONALE.

POUR PRESIDENT DES ETATS UNIS.
WILLIAM H. HARRISON
DE L'OHIO.

POUR VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS
JOHN TYLER,
DE LA VIRGINIE.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.
Sujet à la décision de la Convention des Whigs de l'Etat.

TICKET WHIG ELECTORAL POUR LA LOUISIANE.

1er. *District*—WM. DE BUTS, d'Orléans.
2d. *District*—JOSEPH BERNARD, d'St.-Bâton-Rouge.
3me. *District*—LŒUFROY BARRAS, de La Fourche.
4me. *District*—JACQUES DUPRÉ, de St. Landry.
5me. *District*—SETH LEWIS, des Rapides.

DEPRECIATION DES PROPRIÉTÉS—REDUCTION DU PRIX DU TRAVAIL.

Le bill de la trésorerie n'aura pas seulement pour effet de bouleverser le système de circulation, il tend encore, en proscrivant le crédit, à diminuer la valeur des propriétés et à réduire dans une proportion plus forte encore le prix du travail.

Le passé doit nous servir à apprécier l'avenir. Depuis trois ans que le gouvernement ne veut recevoir que des espèces, en suivant un système de trésorerie au petit pied, les propriétés de toute nature ont déjà perdu une grande partie de leur valeur et le travail est devenu tout à la fois plus rare et moins bien rétribué.

Les propriétaires, les agriculteurs ne l'ignorent pas: s'il leur fallait vendre maintenant, ils ne réaliseraient certainement pas, à cinquante pour cent près, les prix qu'ils auraient pu facilement obtenir en 1836; et par une conséquence naturelle leurs revenus sont également réduits. De sorte qu'ils sont réellement plus pauvres qu'ils ne l'étaient alors.

Les travailleurs de toutes les classes ne l'ignorent pas non plus car une triste expérience leur a appris qu'ils trouvent plus difficilement du travail et que ce travail si rare, est moins bien rétribué qu'alors.

Tout se tient dans le monde social comme dans l'organisation physique de l'homme; une partie ne saurait souffrir sans que les autres parties n'en soient aussi plus ou moins affectées. Il n'y a donc pas que quelques classes de la société qui aient à souffrir des effets de l'administration: toutes en éprouvent les fâcheux résultats. Seulement les riches souffrent moins que les pauvres; parceque le riche, privé de la moitié de son revenu, peut encore vivre dans l'aisance sinon dans le luxe, tandis que le pauvre, privé de la moitié de son modique revenu, est obligé de s'imposer de cruelles privations.

Dira-t-on que les recettes ont diminué dans la même proportion? L'expérience est là pour prouver le contraire. Les dépenses sont maintenant, à très peu de chose près, ce qu'elles étaient en 1836, bien que les revenus aient éprouvé une extrême dépréciation.

Or, cet état de choses doit non seulement être maintenu, mais encore aggravé par la loi de sous-trésorerie. Les prix ne sont pas encore assez bas au gré de nos gouvernans. "La valeur des propriétés doit encore éprouver une plus forte dépréciation, les prix des produits de notre sol et de nos manufactures, le "prix du travail doivent encore baisser *et beaucoup et "long-temps"* pour nous servir de l'expression d'un organe de l'administration.

Le sénateur loco-foco Buchanan s'est exprimé dans le même sens pendant le cours de la dernière session du Congrès et le sénateur Tappan de l'Ohio, vanocrate forcené, a dit en termes formels: "Les gages "des travailleurs sont beaucoup trop élevés dans ce "pays et il n'y a pas de raisons pour qu'ils soient tel "plus élevés qu'en Europe. Ce sont les banques qui "soutiennent les prix. Si l'on peut détruire les ban"ques, le salaire de l'ouvrier sera réduit à vingt-deux "sous par jour dans les Etats-Unis.

"Le bill de la trésorerie, continue M. Tappan, pro"duira ce résultat: il renversera les Banques et ré"duira le prix du travail et le prix des produits."....

Comme on voit, l'effet que nous attribuons au *Treasury bill* n'est point basé sur une simple supposition de notre part: nous avons outre le raisonnement, l'expérience des trois dernières années et de plus l'aveu de quelques-uns des soutiens influens de l'administration.

Le gouvernement trouve que les planteurs gagnent trop et il veut faire baisser le prix du sucre et celui du coton; il trouve que les propriétaires sont trop riches et il veut diminuer la valeur de leurs propriétés et de leurs revenus; il trouve que les travailleurs s'enrichissent trop vite et il veut faire réduire leurs gages: en vérité, il faut convenir que nous avons une administration bien progressive et qui entend merveilleusement les intérêts du peuple!

MR. VAN BUREN EN 1812.

M. Van Buren a fait cause commune avec les fédéralistes en 1812 pour s'opposer à la guerre avec l'Angleterre, et il a soutenu de tout son pouvoir De Witt Clinton, le candidat que "le parti de la paix" le parti fédéraliste opposait au candidat démocrate Madison.

Seulement il faut convenir que M. Van Buren ne pousse point jusqu'à l'entêtement la fixité des opinions politiques, et qu'il aime à se trouver du côté où se trouve le pouvoir. Ainsi M. Madison ayant été élu président malgré les efforts de M. Van Buren, et du parti fédéraliste, M. Van Buren s'est empressé de se ranger sous la bannière du vainqueur, adversaire de la guerre jusqu'au moment de l'élection du président il en devint plus tard le zélé partisan; fédéraliste avant l'élection, il se convertit à la démocratie dès qu'il voit que la démocratie l'emporte; adversaire zélé de M. Madison, candidat à la présidence, il s'empresse de se mettre aux pieds de M. Madison, président des Etats-Unis.

Ne résulte-t-il pas de là que M. Van Buren n'a jamais été fidèle qu'à ses intérêts.

Les alluvions formées par le Mississipi à partir de la rue St. Louis, jusqu'à la troisième municipalité, se sont affaissées dans la nuit de vendredi dernier. Dans quelques endroits la baisse a été de six pieds, et elle a occasionné quelques dommages à plusieurs wharfs qui auront besoin d'être reconstruits.

AMOUR DU GOUVERNEMENT POUR LE PEUPLE—M. Van Buren et ses partisans professent pour le peuple un amour exclusif et accusent sans cesse l'opposition de ne tenir aucun compte des intérêts de ce "peuple chéri". Nous voudrions bien savoir si ces *démocrates exclusifs* ont fait grand cas de l'opinion du peuple dans le cas suivant: "Trois personnes, dit la *Gazette de Cincinnati*, se sont mises sur les rangs pour la place de Maître de Poste vacante à Columbia (Tennessee). Le peuple vota pour décider auquel des trois candidats il accordait la préférence.

M. Woodes obtint 127 voix, Hendon 40 et Walker 5. Walker était d'après ce résultat celui qui convenait le moins au peuple, et c'est lui cependant qui l'a emporté. Il faut dire pour expliquer ce fait que Walker était le redacteur d'une feuille dévouée à Van Buren."

USURPATION.

Nous voyons par le *Madisonian* qu'à peine le Congrès a-t-il eu refusé d'ajouter quinze cents hommes à l'armée des Florides, le ministre de la guerre a pris sur lui d'effectuer cette augmentation.

Il importe peu que cet acte de despotisme ait été commis par M. Poinsett de son propre mouvement ou, ce qui est plus probable, par ordre de M. Van Buren: c'est toujours une usurpation de pouvoir de la part du pouvoir exécutif.

La demande soumise au Congrès pour obtenir cette augmentation de force n'était donc qu'une affaire de forme! Mais s'il en est ainsi n'est-il pas évident que le pouvoir exécutif peut créer à sa volonté et sans le concours du Congrès, une armée de 500,000 hommes? Ne voit-on pas que le principe admis pour 1,500 hommes, en pourra ensuite l'appliquer sur telle échelle qu'on voudra? Aujourd'hui on assume sur soi la responsabilité d'armer, d'équiper et d'entretenir un corps de quinze cents hommes; demain on assumera la responsabilité d'armer une armée. C'est ainsi que s'opère le pouvoir dans ses usurpations.

INTERIEUR.

ELECTION DE L'ALABAMA.

[illegible] nouvelles que nous avons reçues de l'Alabama [illegible] le caractère le plus favorable; celle [illegible] 4 à 5 mille d'hier soit bien loin de [illegible] quelque que nous avons conquer. Dans [illegible] cet état, la cause des whigs triomphe. Ce [illegible] dans l'Alabama est une des preuves les plus [illegible] de la révolution qui s'est opérée jusqu'à ce jour dans l'opinion publique. Cette révolution continue et son [illegible] pour le reste de novembre. L'Alabama mérite les félicitations de toute l'Union, car il a [illegible] [illegible] la tête.

Voici les raisons comme, mentionnée dans le Mobile Advertiser and Chronicle. Les noms des [illegible] qui [illegible] en italiques.

REPRESENTANS.

Mobile—Bates, Langdon, Prince et Hollinger.
Baldwin—Hall,
Monroe—Kidd, et Broughton,
Lowndes—Hunter & Campbell,
Montgomery—Hutchinson et Ashurst,
Autauga—*Davis*, et Dossetter,
Washington—*Houston*,
Clark—*Jones*,
Marengo—Moores et Davenport,
Greene—Young, McAlpin, et Murphy,
Barbour—Mann, et Shanks,
Russell—Mangham,
Macon—Fitzpatrick,
Coosa—*Morris*,
Talapoosa—*Stone*,
Talladega—*Ries et Hill*,
Chambers—Dean, et Shelby,
Shelby—Deux whigs élus,
Butler—Crenshaw et Bowen,
Pike—*Reeves*, et *Simmons*,
Bibb—Deux whigs élus.

SENATEURS.

Barbour et Russel—Buford,
Pike et Butler—Womack,
Macon et Talapoosa—*Daly*,
Shelby et Bibb—Watrous,
Autauga—*Hall*.

Ainsi vingt et un comtés ont donné pour la Chambre des Représentants 30 whigs et 8 loco-focos; l'an dernier les mêmes comtés ne comptaient que 20 whigs contre 18 loco-focos. Il y a donc un avantage net de DIX membres. Si sur les autres comtés les whigs peuvent encore gagner SEPT représentants, la majorité leur sera assurée dans la Chambre: on sait que l'an dernier il s'y trouvait 67 loco-focos et 33 whigs.

Quant aux sénateurs, il y a un avantage aussi fort au moins proportionnellement. Les comtés de Barbour et Russel, de Pike et Butler, de Shelby et Bibb ont tous remplacé un loco-foco par un whig. Celui d'Autauga est resté fidèle à l'administration. Ceux de Shelby et Bibb ont abandonné l'opposition; mais cela nous laisse néanmoins un gain de DEUX sénateurs.

M. A. VATTEMARE. Parmi le petit nombre de hommes choses qui ont été faites au dernier Congrès, dit le *Madisonian*, on compte une résolution passée dans les deux Chambres pour autoriser l'échange des livres et documents publiés contre des publications étrangères. Voici le texte même de cette résolution:

Résolu par le Sénat et la Chambre des Représentants des Etats-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès. 1o.—Que le bibliothécaire, pour la surveillance du comité de librairie, sera autorisé à échanger pour d'autres ouvrages tous les doubles qui peuvent exister dans la bibliothèque. 2o. Qu'il sera également autorisé à échanger de même les documents. 3o. Que désormais il sera tiré en plus cinquante exemplaires de chaque volume des documents imprimés par l'ordre de l'une ou l'autre Chambre, afin de pouvoir échanger avec les pays étrangers."

D'après cette résolution, le bibliothécaire du Congrès a sur le champ réuni un assez grand nombre de publications propres aux échanges; le président et quelques membres du cabinet ont également fourni certains documents; la ville elle-même s'est empressée d'en donner quelques-uns; en sorte que M. Vattemare emportera de Washington environ 1000 volumes qui ont un assez haut intérêt.

On a lancé à New-York le 29 courant un fort beau navire, le *Russel Glover*, qui doit faire les voyages entre cette ville et la Nouvelle Orléans.

LE PRESIDENT a nommé des commissaires pour examiner les frontières du N. E.: Le capitaine *Talcott*, ingénieur des Etats-Unis, le professeur REWICK du collège de Columbia, et le professeur CLEVELAND de l'Ohio. On sait que le congrès a voté $25000 pour les frais de cet examen.

LE GLOBE dit: "Dans la lutte électorale il faut que les démocrates déploient toute leur énergie, sans quoi le Génie de la liberté dira pour jamais adieu à cette république:—Ne vous inquiétez pas de ce génie, lui répond le journal de Louisville, la dernière fois que nous l'avons aperçu, il déployait ses ailes sous le beau ciel azuré de la Louisiane et faisait retentir la fanfare de victoire."

La santé de Mme. HARRISON, femme du Général, donne toujours de sérieuses inquiétudes.

CHEVAUX ET MACHINES A VAPEUR.—Pour transporter 180 passagers à 240 milles, il faudrait 12 voitures, contenant chacune 15 personnes, 1800 chevaux et 24 heures. Une locomotive à vapeur transportera le même nombre de passagers et dans le même tems fera deux fois ce voyage. Elle remplace donc 2400 chevaux!

EMEUTE A PHILADELPHIE.—Une émeute sanglante vient d'avoir lieu à Philadelphie. Depuis long temps, les habitants de Kensington s'opposaient à ce que le chemin de fer de la compagnie *Philadelphia and Trenton* passât dans leur district, pour aller s'embarquer à celui de Willow street. Les travaux de la compagnie avaient été suspendus, mais un acte législatif ayant confirmé ses droits, elle voulut en reprendre l'exécution. La populace s'assembla, et chassa les ouvriers. La police ayant envoyé une compagnie de plus de cent hommes, ils furent assaillis, battus et repoussés. On en compte plusieurs dont les blessures sont graves. Un hôtel et la maison du président de la compagnie du chemin de fer ont été incendiés par la *mob* ameutée. (*Courrier des E. U.*)

NEW-YORK.—On lit dans le *New-York Times* du 30 juillet:

"Dans une assemblée loco-foco qui a eu lieu lundi pour célébrer l'établissement de la sous-trésorerie, le colonel J. D. Stevenson a proposé un préambule et des résolutions qui, d'après le New-Era, ont été adoptés à l'unanimité. Le début du préambule est une espèce de parodie de la déclaration d'indépendance:

"Lorsque dans le cours des événemens humains, il devient nécessaire pour le PRESIDENT des Etats-Unis, et pour le Sénat et la Chambre des Représentans assemblés en Congrès, de rompre les liens pécuniaires qui les ont unis si long-temps et si intimement avec les puissances financières du pays et de s'emparer du droit exclusif de recevoir et de dépenser les revenus du gouvernement, &c."

"Notez bien ces paroles: "Quand il devient nécessaire pour le PRESIDENT!" L'état, c'est moi, disait jadis Louis XIV; et en vérité si nous sommes arrivés au temps où le président et nous pas le peuple doit prendre l'initiative dans la législation, en un mot créer les lois sous lesquelles doit plier la nation, si le système entier de nos institutions républicaines est bouleversé à ce point que la législature suive aveuglément les pas du magistrat suprême, M. Van-Buren peut mettre le pied sur la constitution et dire aussi à son tour: l'état, c'est moi."

"Nous savons bien, au sujet de la sous-trésorerie, que M. Van Buren mettait sa volonté à la place de celle du peuple; mais nous ne nous attendions guère à voir cette usurpation aussi hautement, aussi impudemment avouée; nous nous attendions encore moins à voir profaner pour cet usage le symbole de nos libertés, la déclaration d'indépendance.

"Les élections de novembre décideront si M. Van Buren sera l'Etat ou bien un simple citoyen."

STEAMERS TRANSATLANTIQUES.

La ligne de Boston comprend le *Britannia*, l'*Acadia*, la *Caledonia* et le *Columbia*. L'époque des départs n'est pas encore fixée.

La ligne de New-York comprend actuellement le *Great Western*, le *British-Queen* et le *Président*.

Le GREAT-WESTERN a fixé l'époque de ses départs comme suit:

De Bristol.	*De New York.*
23 Juillet.	10 Août.
12 Septembre.	10 Octobre.
7 Novembre.	9 Décembre.

Le BRITISH QUEEN, comme suit:

De Londres.	*De New-York.*
1er. Septembre.	1er. Octobre.
1er. Novembre.	1er. Décembre.

Le PRÉSIDENT, comme suit:

De Liverpool.	*De New-York.*
1er. Août.	1er. Septembre.
1er. Octobre.	1er. Novembre.
1er. Décembre.	1er. Janvier 1841.

VARIÉTÉS.

L'ouvrage d'Audubon sur "*les oiseaux des Etats-Unis.*" est l'une des plus belles publications scientifiques qu'on ait faite de nos jours. Ce n'est pas seulement un recueil ornithologique, c'est encore une admirable étude de la nature et des hommes que le naturaliste a rencontré dans ses excursions. Nos lecteurs pourront en juger par le fragment suivant que nous empruntons à l'un des premiers volumes.

LE BUCHERON DES FLORIDES.

I.

La plus grande partie des forêts de la Floride Orientale consiste en ce qu'on appelle *landes de pin*, dans l'idiome du pays. En effet, les bois sont assez rares, et les seuls arbres qu'on y voie sont de grands pins, d'assez mauvaise qualité, lous lesquels croît un mauvais gazon, entremêlé çà et là de broussailles et de palmiates. Le sol est d'une nature sablonneuse, généralement plat, et par conséquent couvert d'eau pendant la saison des pluies, ou brûlé dans l'été et l'automne, quoique vous y rencontriez parfois des mares d'eau stagnante, où les bestiaux qui sont nombreux vont apaiser leur soif, et autour desquelles se rendent diverses espèces de gibiers.

Le voyageur qui a fait route pendant plusieurs milles sur ces landes est tout-à coup charmé de voir dans le lointain un sombre bosquet de chênes verts et d'autres arbres qu'on dirait avoir été plantés dans le désert. A mesure qu'il s'approche, il sent un air plus frais et plus calme. Le chant de nombreux oiseaux réjouit son oreille, les herbes prennent un aspect plus riche, les fleurs deviennent plus larges et plus brillantes, un délicieux parfum se répand à l'entour; ces objets contribuent à ranimer son imagination, quand tout-à-coup les eaux de quelque source claire murmurant dans le taillis semblent déjà le désaltérer; au-dessus de sa tête, des festons de pampres, de jasmins et de bignonias, courent d'arbre en arbre et gracieusement ondoyant leurs tiges flexibles. A pas lentes, il pénètre dans ce charmant de ces bois, le voyageur s'est fini son repas de midi, qu'il aperçoit des groupes d'hommes légèrement vêtus, et qui, portant chacun une cognée, s'approchent, échangent le salut cordial, et commencent immédiatement leurs travaux, parce que, eux aussi, ils viennent de finir leurs repas.

Je crois bien voir à l'ouvrage: on voit deux qui se plongent de chaque côté d'un noble et vénérable chêne; leurs cognées bien trempées et bien aiguisées semblent l'abattre en vain, tant sont minces les coupes, d'abord qui tombent à chaque coup, parmi de nombreuses racines, rendues de nouveau. Un troisième me grimpe à un tronc déjà incliné, dont les rameaux supérieurs se sont accrochés aux cimes des arbres voisins. Voyez comme il monte avec précaution, ses pieds et un mouchoir autour de la tête. Il est enfin parvenu à quarante pieds environ au dessus du sol. Là, il s'arrête; et se posant de manière à pouvoir brandir sa hache redoutable, il frappe à coups redoublés sur le colosse qu'il sure bientôt fendu en deux. Il change de côté et tourne le dos. Les deux parties du tronc divisé ne tiennent plus que par un mince filet d'aubier. Il assure ses pieds sur la partie inférieure et l'ébranle de toute sa force. Le roi de la forêt oscille sous ces bonds et ces secousses, puis il s'écarte tout-à-coup, et en frappant la terre fait répéter aux échos le bruit de sa chûte. A ce bruit connu répond le glouissement des dindons sauvages. Le bucheron, cependant, reste calme et sûr de lui-même mais le moment d'après il jette sa cognée à terre et s'aidant de la tiane la plus voisine il se laisse glisser en bas.

Plusieurs hommes viennent examiner ce chêne renversé; ils entament ses deux extrémités et sondent toute l'écorce pour pouvoir juger s'il a été attaqué de la gangrène blanche. Si c'était malheureusement le cas, on le laisserait pendant un siècle ou deux jusqu'à ce qu'il s'emiettât petit à petit; mais s'il est sain, droit, sans que rien annonce que la sève soit déjà montée, on s'occupe de le mesurer. Quand on a bien étudié sa forme et assorti des modèles, les bucherons commencent leur œuvre. C'est ainsi, peut-être, que chaque bois des Florides est attaqué tous les ans; or, comme il arrive souvent que la gangrène blanche ou quelqu'autre maladie a détérioré la qualité du chêne, la terre est jonchée de troncs de rebut, et c'est ce qui rend de plus en plus rares ces arbres précieux. La destruction des jeunes chênes, causée par la chute des plus gros est naturellement considérable; et comme il n'y a aucune plantation artificielle dans notre pays, avant peu un chêne vert sera une marchandise énormément chère; selon mon observation personnelle, les bouquets de chênes verts ne sont pas si nombreux que l'on veut bien le dire, je pourrais en donner la preuve.

Le 25 février 1832, je me trouvai sur les bords de la rivière St. Jean, en compagnie d'une personne employée par notre gouvernement à protéger les chênes verts de ces parages, et qui recevait pour cette mission un très fort salaire. Tandis que nous faisions notre promenade le long de ce singulier fleuve, mon compagnon me montra quelques gros bouquets d'arbres placés sur la rive opposée, qu'il dit être entièrement formés de chênes verts. Je crus qu'il se trompait, notre controverse s'anima, je proposai de nous faire conduire en bateau vers l'endroit où nous pouvions examiner les arbres et les feuilles pour décider la question. Nous fumes bientôt débarqués; et après avoir inspecté le terrain, nous trouvâmes qu'il y avait des milliers de grands chênes de marais, mais pas un seul chêne propre à la charpente; mon compagnon convint de sa méprise, et moi je continuai à chercher des oiseaux.

Un soir que j'étais assis sur les bords de la même rivière, fort embarrassé de m'arrangement pour me faire pour la nuit, car il commençait à pleuvoir par torrens, un homme vint à moi, et m'invita à me rendre sous sa cabane, qui n'était pas, disait-il, fort loin. J'acceptai son offre bienveillante, et le suivis à son humble demeure. J'y trouvai sa femme, ses enfans et plusieurs hommes qui étaient des bucherons communs hôte. Le souper était servi sur une large table on m'engagea à être des convives, j'y consentis volontiers, et de suite nous nous mîmes tous à manger. Mais pendant ce temps, quelques uns d'entre les bucherons étaient, et des plus symétriquement servis devant la compagnie par l'active et agréable ménagère. Nous parlâmes alors du pays, de son climat, de ses productions jusqu'à une heure très avancée; nous nous couchâmes enfin sur des peaux d'ours et repos-mes jusqu'au matin.

Le déjeuner consistait en cerfs hachis bucherons au bois où ils équarrissaient des chênes pour un vaisseau de guerre. Munis de cognées et de fusils, abandonnant la maison aux soins de la femme et des enfans, nous marchâmes pendant plusieurs milles à travers une lande pin, comme celle que j'ai essayé de décrire. Nous tuâmes un beau dindon sauvage, et quand nous arrivâmes au chantier d'exploitation, nous trouvâmes une troupe qui attendait notre arrivée. Le déjeuner commun avait déjà été préparé par un cuisinier nègre, à qui nous remimes le dindon destiné à servir de rôti pour le dîner.

Le repas fut digne de la réputation des déjeuners du Kentucky, bœuf, poisson, pommes de terre et autres légumes, nous furent servis avec de la bière et du café, et des nombreuses sortes de biscuits. Tous ces braves gens avaient un appétit qui fit honneur au festin.

La bonne humeur présida à la conversation; il avait là que des visages heureux. Le soleil se leva au dessus des arbres. Tous, excepté le cuisinier, nous nous rendîmes au bois que j'avais regardé avec plaisir, comme me promettant de trouver quelque chose de rare; et tandis que les ouvriers, et quoiqu'il eût une cognée comme les autres, il n'en faisait usage que pour enlever ça et là quelques morceaux d'écorce aux arbres, dont la qualité lui semblait douteuse. Il était non seulement habile dans son métier, mais encore intelligent sur toutes choses, et c'est de lui que je reçus les détails suivants, que j'écrivis dans mon cahier de notes.

Les hommes qui sont employés à abattre les chênes commencent à bâtir un hangar avec des branches d'arbres pour y dormir la nuit et y faire leur repas le jour. Leurs provisions consistent en bœuf, porc, pommes de terre, biscuits, farine, riz et poisson, avec d'excellent whiskey. Ce sont là l'usuel des hommes sains, vigoureux et actifs, venus des provinces orientales des Etats Unis, et qui reçoivent de leurs gages selon leur degré de capacité. Leurs travaux ne durent que quelques mois. On choisit d'abord les bois qu'on peut trouver près des rivières navigables, et lorsque c'est absolument nécessaire, on transporte le chêne au cours d'eau le plus proche d'où l'on peut l'expédier d'une manière plus directe et plus facile à sa destination. Le temps le plus propre à l'exploitation du chêne est l'automne, elle commence en décembre et finit en mars, ou quand la sève est complètement descendue. Dès que la sève coule l'arbre est plus facilement abattu. La gangrène blanche, qui attaque si fréquemment le chêne vert, n'est reconnu que par des ouvriers experts; elle consiste en taches rondes d'un pouce et demi de diamètre sur l'écorce extérieure. Ces taches couvrent une partie molle à travers laquelle on peut enfoncer un bâton à plusieurs pouces jusqu'au cœur de l'arbre, ou le long du tronc; mais elles sont si trompeuses, il est si difficile de les reconnaître quand on n'a pas l'habitude du métier, qu'on abat des milliers d'arbres qu'on est forcé d'y abandonner. A en juger par la quantité de chênes qui couvrent le sol, un étranger pourrait croire que le pays en fournit de bons plus qu'on ne le prétend généralement; mais peut-être, en réalité, faut-il en retrancher les trois-quarts.

Les bucherons rentrent ordinairement chez eux pour y passer l'été et reviennent aux Florides aux approches de l'hiver. Quelques uns cependant, qui y sont transportés avec leur famille, y restent plusieurs années de suite, quoiqu'ils souffrent beaucoup du climat, très contraires à leur constitution. Mon hôte était de ce nombre, comme aussi l'homme dont je vais raconter l'aventure.

LA FEMME ENTRE LES DEUX MARIS.—Il vient de se passer à New-York une petite histoire dont le fond est assez commun, mais dont le dénouement a une moralité toute-à-fait neuve. Voici le fait.

Une femme est abandonnée sans le sou, sans ressources, et enceinte, par son mari, qui part à la pêche de la baleine, dans le nord du Pacifique. La délaissée parvient à gagner sa vie à force de travail et de bonne conduite. Elle est recueillie avec son enfant dans une famille, où elle est bientôt admise sur le pied de l'intimité. La maîtresse de la maison meurt, et recommande à son mari de laisser la garde et l'éducation de leurs enfans à notre héroïne, qui devient intendante en titre du veuf. Au bout de trois ans, celui-ci propose en mariage à la nouvelle intendante, elle n'avait pas entendu parler de son mari, et le croyait mort, car sur cinq navires, qui étaient partis de conserve avec lui, trois avaient été perdus. Le mariage se fit donc; il y a de cela huit mois. Les deux époux vivaient parfaitement heureux, lorsque, le dimanche 19 juillet, le pêcheur de baleines tombe soudain au milieu du nouveau ménage. La scène fut, dit-on, des plus dramatiques. Après avoir pesé les cas en vrais Américains de bon sens et de bonne composition, les deux époux rivaux résolurent de s'en rapporter entièrement au choix souverain de leur moitié, que chacun d'eux entendait perdre ou gagner en rivalisant. Sommée de se prononcer, l'épouse en partie double réfléchit mûrement, et, après un pénible combat, se décida.... pour celui de ses maris qui avait rendu le bonheur à son honneur! Non pour celui qui lui avait laissé et lui rapportait probablement la misère en partage. Mais il avait antérioriété de droits! Combien de femmes, en pareille situation, se seraient montrées juges aussi impartiaux et aussi courageusement justes! (*Courrier des E. U.*)

OPINIONS COMPARÉES DE HARRISON ET DE VAN BUREN RELATIVEMENT A L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE.

GÉNÉRAL HARRISON.

En décembre 1802, étant gouverneur de l'Indiana, il a proposé pour but de faire *suspendre* l'ordonnance de 1787 qui prohibait l'esclavage.

En 1819, il vote, comme membre de la Chambre des Représentans au Congrès, contre la clause qui faisait du Missouri et l'Arkansas une condition d'admission dans l'Union; c'est-à-dire qu'il voulait pour l'admission pure et simple sans imposer l'obligation d'abolir l'esclavage.

Sur cette question impo[illegible] tante du Missouri, il s'est ranger[illegible] gère les membres de l'Union pour résister aux abolitionnistes qui voulaient admettre les nouveaux Etats qu'à la condition d'effacer l'esclavage de leur constitution. Et ce fut ce vote anti-abolitionniste qui empêcha sa réélection.

En 1822, il termine ainsi son adresse à ses constituans: "Mes réunions, concitoyens, notre ligne de conduite est tracée par l'humanité et le devoir. Nous ne pouvons émanciper les esclaves des autres Etats sans leur consentement."

En 1833, dans un discours prononcé à Cheviot, on trouve ces paroles remarquables qui résument son opinion à cet égard.

"La discussion du sujet de l'abolition dans les Etats libres, est également nuisible aux esclaves et à leurs maîtres, et ouvre des espérances sur les chaînes des premiers et LA CONFISCATION."

En 1835, dans une lettre à M. Thomas Hinde de cette ville, le général Harrison dit:

"Je ne crois pas que le congrès puisse abolir l'esclavage dans les Etats, et interférer en aucune manière dans les droits de propriété des citoyens de ces Etats qui vendent des esclaves. Mon devoir, comme citoyen de l'Ohio, me fait un devoir de m'opposer à toute mesure qui tendrait à l'abolition de l'esclavage dans le District de Columbia."

M. VAN BUREN.

Il commença sa carrière politique en 1820, par donner son approbation à la nomination de l'Etat de New York, à la résolution suivante:

"Attendu que toute extension ultérieure de l'esclavage dans les Etats Unis est un sujet de la plus haute importance pour cet Etat; et attendu que nous considérons l'esclavage comme un mal hideux, et que dans notre opinion en tout ce qui dépend de nous, il faut en opposer toutes les barrières que peut fournir la constitution pour prévenir son extension; et que comme la Constitution des Etats Unis donne le droit d'exiger des nouveaux Etats qui ne sont pas encore complètement territoire originaire de l'Union, la prohibition de l'esclavage comme condition de leur admission dans l'Union.—C'est pourquoi il est:

"Résolu que nos sénateurs soient instruits et que nos représentans soient requis de s'opposer à l'admission, dans l'Union, d'aucun Etat ou territoire, sans faire de la prohibition de l'esclavage une condition absolue d'admission."

Ainsi il a été d'opinion que le Missouri ne devait pas être admis dans l'Union, lorsque quelques uns des Etats-Unis, en 1820, il vote dans le Congrès pour que les Etats-Unis contraindre l'introduction de l'esclavage dans les Etats-Unis et les Floridas.

En 1828, il est avec le style de la Caroline du Sud qu'il lui est particulier:

"Je ne crirais pas, disait-il, que les lumières dont je me suis servi, m'aient rendu en conscience, de prononcer que le congrès n'a pas le droit d'intervenir dans la question de l'abolition de l'esclavage dans le district de Columbia."

M. VAN BUREN.

Il commence sa carrière politique en 1820, par donner son approbation à la nomination de l'Etat de New York, à la résolution suivante:

"Attendu que toute extension ultérieure de l'esclavage dans les Etats Unis est un sujet de la plus haute importance pour cet Etat; et attendu que nous considérons l'esclavage comme un mal hideux, et que dans notre opinion en tout ce qui dépend de nous, il faut en opposer toutes les barrières que peut fournir la constitution pour prévenir son extension; et que comme la Constitution des Etats Unis donne le droit d'exiger des nouveaux Etats qui ne sont pas encore complètement territoire originaire de l'Union, la prohibition de l'esclavage comme condition de leur admission dans l'Union.—C'est pourquoi il est:

"Résolu que nos sénateurs soient instruits et que nos représentans soient requis de s'opposer à l'admission, dans l'Union, d'aucun Etat ou territoire, sans faire de la prohibition de l'esclavage une condition absolue d'admission."

Ainsi il a été d'opinion que le Missouri ne devait pas être admis dans l'Union, lorsque quelques uns des Etats-Unis, en 1820, il vote dans le Congrès pour que les Etats-Unis contraindre l'introduction de l'esclavage dans les Etats-Unis et les Floridas.

En 1828, il est avec le style de la Caroline du Sud qu'il lui est particulier:

"Je ne crirais pas, disait-il, que les lumières dont je me suis servi, m'aient rendu en conscience, de prononcer que le congrès n'a pas le droit d'intervenir dans la question de l'abolition de l'esclavage dans le district de Columbia."

[illegible] PAYS, dont personne ne [illegible] [illegible] les [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible]